

Joseph Jurt

# Le Paris insurgé 1944

Les réactions de Camus, Sartre et Simone de Beauvoir

**Abstract:** On August 17, 1944, the *Résistance* movements launched an insurrection in Paris against the German military power, an insurrection that led to the enemy's surrender on August 25. Albert Camus was a member of the *Résistance* movement *Combat* and he was editor-in-chief of their organ. He accompanied the struggle through his editorials, evoking above all the great principles, the freedom conquered, the future Revolution that was to establish a workers' Republic and finally the experience of fraternity. He asked Sartre to write a report on the insurrection for *Combat*, which appeared in the form of seven articles. Helped by Simone de Beauvoir, Sartre delivers a testimony which rests on a concrete observation. The author highlights above all the tragic dimension of an extremely unequal fight, he evokes the birth of a collective consciousness, links the insurrection to the tradition of the Revolution and highlights the national union expressed through the fraternization of the rebels with the regular army of General de Gaulle.

**Keywords:** Liberation of Paris; *Résistance*; de Gaulle, Charles; *Combat*; Camus, Albert; de Beauvoir, Simone; Sartre, Jean-Paul; Revolutionary Tradition.

Les Américains et les Anglais n'avaient pas associé les troupes de la France libre au débarquement en Normandie et ils se méfiaient de la Résistance intérieure. Ils prévoyaient même de mettre la France libérée sous une administration militaire alliée (*Allied Military Government for Occupied Territories [AMGOT]*), comme en Italie. Le général de Gaulle ne pouvait en aucun cas accepter une telle perte de souveraineté. Les alliés pensaient d'abord contourner Paris pour ne pas ralentir leur progression et parce qu'ils redoutaient des combats de rue meurtriers ainsi que des problèmes logistiques. De Gaulle put convaincre le général Eisenhower de l'importance symbolique de la libération de Paris. La 2<sup>e</sup> division blindée du général Leclerc, stationnée à Orléans, devait ainsi entrer la première dans la capitale. Après la défaite cruelle de 1940, il importait de montrer la contribution spécifiquement française à la libération du pays.

# 1 L'insurrection populaire et la libération militaire

Le commandant en chef des Forces françaises de l'intérieur (FFI), Koenig, préparait à son tour une insurrection à Paris pour limiter l'effet de l'installation d'une administration militaire d'occupation. À l'approche des troupes alliées, le climat insurrectionnel se propagea dans Paris. Le 10 août, les cheminots se mirent en grève, puis le métro de Paris et la gendarmerie le 13 août, suivie par la police. Le 18 août, une grève générale fut déclarée. Pendant la nuit du 16 au 17 août, le commandant des Francs-tireurs et partisans (FTP), Rol-Tanguy, fit apposer des milliers d'affiches sous la signature « Armée Française, Forces françaises de l'intérieur » qui appelaient à la mobilisation des Parisiens. Le 18 vint l'appel des élus communistes. Le 19 au matin, des policiers, désormais résistants, en civil avec brassards et mitraillettes, s'emparent de la Préfecture de police et engagent le combat contre les Allemands. Le lendemain, ils prennent l'Hôtel de Ville. On dresse des barricades. Entre 7000 et 10 000 civils s'engagent dans la lutte. Les combats violents atteindront leur paroxysme le 22 août. Le 23, on signale aux Américains que la moitié de la ville est libérée mais que la situation est critique. Dans la soirée du 22, le commandant en chef des Forces alliées donne l'ordre au général Leclerc et sa 2<sup>e</sup> DB de marcher sur Paris. Après de violents combats avec une vive résistance allemande, les premiers éléments de la 2<sup>e</sup> DB entrent dans Paris par la Porte d'Italie et la Porte d'Orléans le 25 août et soutiennent les FFI devant l'Hôtel de Ville. L'état-major allemand est fait prisonnier.

Le même jour, le général de Gaulle était arrivé à Paris. Chef du gouvernement provisoire de la République française, il prononcera ensuite à l'Hôtel de Ville de Paris un discours dont un passage sera célèbre :

Paris ! Paris outragé ! Paris brisé ! Paris martyrisé ! mais Paris libéré ! libéré par lui-même, libéré par son peuple avec le concours des armées de la France, avec l'appui et le concours de la France toute entière, de la France qui se bat, de la seule France, de la vraie France, de la France éternelle.<sup>1</sup>

Georges Bidault demanda à de Gaulle, sur le balcon de l'Hôtel de Ville, de proclamer la République. De Gaulle refusa :

La République n'a jamais cessé d'être. La France Libre, la France Combattante, le Comité français de la libération nationale l'ont, tour à tour, incorporée. Vichy fut toujours et demeure

---

1 Charles de Gaulle, *Mémoires de guerre*, t. II, *L'Unité 1942-1944*, Paris 1968, 502.

nul et non avenu. Moi-même suis le président du Gouvernement de la République. Pourquoi irais-je la proclamer ?<sup>2</sup>

À ses yeux, seules la Résistance extérieure et la Résistance intérieure avaient représenté la légitimité de la « France éternelle ».

## 2 Le mouvement *Combat*

Parmi les huit grands mouvements de la Résistance intérieure, le mouvement *Combat*, créé dès 1941 par Henry Frenay et ses amis en zone non occupée, a été le plus important. Après avoir lancé un Bulletin d'informations clandestin, le Mouvement d'Henry Frenay sort en décembre 1941 un journal commun, sous le titre *Combat*. On formule dès le début un appel à la lutte armée. Le journal parut également à Alger, et il est probable que Camus avait eu connaissance des numéros de l'automne 1943, puisqu'il avait alors rejoint le Mouvement. Dès juillet 1943, il avait publié la *Première lettre à un ami allemand* – témoignage d'un homme qui se sent obligé de s'engager tout en détestant la guerre, la haine, la violence.

On a pu identifier un premier article de Camus dans *Combat* clandestin (n° 55) en mars 1944 intitulé « À guerre totale, résistance totale ». Il s'y oppose aux men songes des Allemands qui prétendent défendre les Français contre des terroristes résistants s'attaquant à leurs compatriotes :

La vérité est, écrit-il, qu'aujourd'hui l'Allemagne n'a pas seulement déclenché une offensive contre les meilleurs et les plus fiers de nos compatriotes, elle continue aussi la guerre totale contre la totalité de la France, totalement offerte à ses coups.<sup>3</sup>

L'équipe de *Combat* connaît alors des pertes très graves. L'imprimeur André Bollier s'est suicidé juste avant d'être arrêté. En janvier, Jean Guy Bernard sera arrêté, il mourra à Auschwitz ; en mars, Claude Bourdet, et en juillet Jacqueline Bernard seront à leur tour arrêtés.<sup>4</sup> Camus, qui a failli être arrêté, connaît alors des moments de doute.

Après le débarquement allié, le 6 juin 1944, l'équipe de *Combat* prépara le premier numéro non clandestin du journal. Dans une réunion de juin 1944, tenue dans l'appartement de Gide, on esquaissa la future maquette du journal, ainsi que le

2 Charles de Gaulle, *Mémoires de guerre*, t. II, 374–375.

3 Albert Camus, *Camus à Combat. Éditoriaux et articles d'Albert Camus, 1944–1947*, éd. par Jacqueline Lévi-Valensi, Paris 2002, 122–123.

4 Voir Camus, *Camus à Combat*, 38 et Olivier Todd, *Albert Camus. Une vie*, Paris 1996, 347.

sous-titre, qui sera «De la Résistance à la Révolution», résumant très bien l'état d'esprit des mouvements de libération.

L'insurrection à Paris éclata, comme nous l'avons vu, le 18 août. Le lendemain, l'équipe de *Combat* se saisit de l'immeuble, 100 rue Réaumur, dans le II<sup>e</sup> arrondissement, ancien siège du journal *L'Intransigeant*.<sup>5</sup> On y retrouve des bureaux pour la rédaction et l'administration, des rotatives et des stocks de papier. «Cinquante-huit numéros clandestins de *Combat* ont paru : le premier numéro libre sera le 59, remarque Olivier Todd, Paris est une fête, avec des taches de sang.»<sup>6</sup> Le même auteur continue en précisant l'engagement concret de Camus dans son activité de rédacteur en chef :

Il était connu comme écrivain. Avec ses articles de *Combat*, il devient un journaliste célèbre. Romancier, il drainait quelques milliers de lecteurs. Éditorialiste, il influence plusieurs centaines de milliers de Français [...]. Camus replonge dans le journalisme pour développer des idées, mais aussi parce qu'il aime ce milieu [...]. À *Combat* comme du temps d'*Alger républicain*, il se sent responsable de tout [...].<sup>7</sup>

### 3 Camus : «De la Résistance à la Révolution»

C'est seulement le 21 août que les journaux de la Résistance obtiennent des autorités du Gouvernement provisoire l'autorisation de paraître ; c'est ce jour-là que paraît le premier numéro libre de *Combat*, avec un éditorial de Camus intitulé «Le combat continue». «Après cinquante mois d'occupation, de luttes et de sacrifices, écrit Camus, Paris renaît au sentiment de la liberté, malgré les coups de feu qui, soudain, éclatent à un coin de rues.»<sup>8</sup> Et en effet, les combats de rue continuèrent ce jour-là. Mais l'écrivain pensait aussi à un combat au sens figuré, au combat pour une conception active de la lutte pour la liberté :

[...] il serait dangereux de recommencer à vivre dans l'illusion que la liberté due à l'individu lui est sans effort ni douleur accordée. La liberté se mérite et se conquiert. C'est par la lutte contre l'envahisseur et les traîtres que les Forces françaises de l'Intérieur rétablissent chez nous la République, inséparable de la liberté.<sup>9</sup>

5 L'installation d'une nouvelle presse et la suspension des journaux ayant appliqué les consignes de l'occupant ont été longuement préparées par le gouvernement provisoire d'Alger (voir Yves-Marc Ajchenbaum, *À la vie, à la mort. L'histoire du journal Combat 1941-1974*, Paris 1994, 92-93).

6 Todd, *Albert Camus*, 355.

7 Todd, *Albert Camus*, 360-362.

8 Camus, *Camus à Combat*, 140.

9 Camus, *Camus à Combat*, 140.

La reconquête de la liberté ne saurait être le retour au statu quo de 1939. La lutte de la Résistance doit aboutir à un changement profond des structures de la société : «Et nous n'aurions accompli qu'une infime partie de notre tâche si la République française de demain se trouvait comme la Troisième République sous la dépendance étroite de l'Argent.»<sup>10</sup>

Camus a également défini l'orientation générale du journal dans un article substantiel, au titre qui reprenait le sous-titre du journal : «De la Résistance à la Révolution».

Il a fallu cinq années de lutte obstinée et silencieuse pour qu'un journal, né de l'esprit de résistance, publié sans interruption à travers tous les dangers de la clandestinité, puisse paraître enfin au grand jour dans un Paris libéré de sa honte. Cela ne peut s'écrire sans émotion.<sup>11</sup>

Au fur et à mesure, le journal précisera le contenu de ce mot «Révolution». Le plus important, c'est d'abord le refus du passé et la volonté d'en finir avec «l'esprit de médiocrité et les puissances d'argent, avec un état social où la classe dirigeante a trahi tous ses devoirs et a manqué à la fois d'intelligence et de cœur».<sup>12</sup> Le but sera de réaliser «une vraie démocratie populaire et ouvrière», qui garantira en même temps la liberté : «le peuple [apportera] la foi et le courage sans lesquels la liberté n'est rien.»<sup>13</sup> Sans des «réformes de structure profondes», «une politique de liberté est une duperie».<sup>14</sup>

Le 23 août, Camus publie de nouveau un éditorial dans *Combat*, devenu maintenant un quotidien du matin, sous le titre «Ils ne passeront pas», qui est évidemment un rappel de «No pasarán» des Républicains espagnols dont l'écrivain se sentait proche. Il y revient de plus près sur l'insurrection : «Qu'est qu'une insurrection ? C'est le peuple en armes. Qu'est-ce que le peuple ? C'est ce qui dans une nation ne veut jamais s'agenouiller.»<sup>15</sup> Et Camus évoque de plus près la situation insurrectionnelle :

---

10 Camus, *Camus à Combat*, 140.

11 Camus, *Camus à Combat*, 141–142.

12 Camus, *Camus à Combat*, 143.

13 Camus, *Camus à Combat*, 143.

14 Camus, *Camus à Combat*, 143. Voir aussi le commentaire d'Yves-Marc Ajchenbaum : «Le modèle de société avancé, la démocratie républicaine, ne fait aucune référence à une vision bolchévique de l'avenir.» (Ajchenbaum, *À la vie, à la mort*, 96–97).

15 Camus, *Camus à Combat*, 147.

Au quatrième jour de l'insurrection, après le premier recul de l'ennemi, après un jour de fausse trêve coupée d'assassinats de Français, le peuple parisien va continuer le combat et dresser ses barricades [...]. Ils ne passeront pas.<sup>16</sup>

Et une fois de plus, Camus revient aux mots-clés «liberté» et «Révolution» :

Un peuple qui veut vivre n'attend pas qu'on lui apporte sa liberté. Il la prend [...]. Le 21 août 1944, dans les rues de Paris, a commencé un combat qui pour nous tous et pour la France se terminera par la liberté ou la mort.<sup>17</sup>

De nouveau la reprise d'un mot d'ordre des révolutionnaires de 1789. Mais Camus n'est inspiré par aucune ferveur belliciste et il n'hésite pas à revenir à sa pensée exprimée dans ses *Lettres à un ami allemand* : «Ce n'est pas nous qui avons choisi de tuer. Mais on nous a mis dans le cas de tuer ou de nous mettre à genoux.»<sup>18</sup>

Le combat est de nouveau au centre de l'éditorial du 24 août :

Paris fait feu de toutes ses balles dans la nuit d'août. Dans cet immense décor de pierres et d'eaux, tout autour de ce fleuve aux flots lourds d'histoire, les barricades de la liberté, une fois de plus, se sont dressées. Une fois de plus, la justice doit s'acheter avec le sang des hommes.<sup>19</sup>

Le but du combat et les valeurs de la future société sont de nouveau rappelés : «Le Paris qui se bat ce soir veut commander demain. Non pour le pouvoir, mais pour la justice, non pour la politique, mais pour la morale, non pour la domination de leur pays, mais pour sa grandeur.»<sup>20</sup>

Toute la joie de l'insurrection victorieuse perce à travers l'éditorial du 25 août :

Tandis que les balles de la liberté sifflent encore dans la ville, les canons de la libération franchissent les portes de Paris, au milieu des cris et des fleurs. [...] Dans cette nuit sans égale

---

**16** Camus, *Camus à Combat*, 147. Camus se sentait en effet très proche des Républicains espagnols et il leur consacra plusieurs éditoriaux. La guerre commencée en Espagne devait se terminer, à ses yeux également, avec la libération de l'Espagne du joug franquiste.

**17** Camus, *Camus à Combat*, 147-148.

**18** Camus, *Camus à Combat*, 148. L'attitude de Camus diffère de celle exprimée le même jour dans *L'Humanité*, qui semble en appeler à une germanophobie invétérée : «Pas un boche ne doit sortir vivant de Paris insurgé.» (Cité dans Ajchenbaum, *À la vie, à la mort*, 102.)

**19** Camus, *Camus à Combat*, 149.

**20** Camus, *Camus à Combat*, 150.

s'achèvent quatre ans d'une histoire monstrueuse et d'une lutte indicible où la France était aux prises avec sa honte et sa fureur.<sup>21</sup>

La vérité a cette nuit, continue l'auteur, «le visage triomphant et épuisé des combattants de la rue, sous les balafres et la sueur».<sup>22</sup> Dans cet éditorial qui se réfère à l'insurrection comme à un phénomène collectif qui diffère des actes de résistance isolés ou individuels apparaît un nouveau terme-clé à côté de ceux de la liberté et de la Révolution, un terme aux connotations très malruciennes, celui de la «fraternité».<sup>23</sup>

Et nous reconnaissons avec étonnement dans cette nuit bouleversante que pendant quatre ans nous n'avons jamais été seuls. Nous avons vécu les années de la fraternité. [...] Mais cette paix ne nous trouvera pas oublieux. Et pour certains d'entre nous, le visage de nos frères défigurés par les balles, la grande fraternité virile de ces années ne nous quitteront jamais.<sup>24</sup>

Dès le lendemain de la parution du premier grand numéro non clandestin de *Combat*, Camus proposa à Sartre de faire un reportage sur l'insurrection parisienne, reportage en sept articles qui parut dans *Combat* entre le 28 août et le 9 septembre. Selon Yves-Marc Ajchenbaum, Sartre avait voulu se présenter par sa collaboration au *Combat* comme un résistant. Or, dès le début de l'année 1943, des intellectuels communistes, comme le remarque Simone de Beauvoir, proposèrent à Sartre de se joindre au CNE, le Comité national des écrivains – la principale institution des écrivains résistants. Il coopéra aussi à leur organe clandestin, *Les Lettres françaises*, où parut dès le numéro 6, en avril 1943, son article «Drieu La Rochelle ou la haine de soi», qui cherche à expliquer la logique qui a mené l'écrivain à la collaboration.<sup>25</sup> Dans le numéro 15 des *Lettres françaises*, en avril 1944, paraîtra un autre texte important de Sartre sous le titre «La littérature, cette

---

<sup>21</sup> Camus, *Camus à Combat*, 151.

<sup>22</sup> Camus, *Camus à Combat*, 152.

<sup>23</sup> Voir à ce sujet Joseph Jurt, «Liberté et fraternité dans *L'Espoir*», in : Anissa B. Chami (dir.), *André Malraux. Quête d'un idéal humain et de valeurs transcendantes*, Casablanca 2006, 29–42.

<sup>24</sup> Camus, *Camus à Combat*, 152–153. Les éditeurs du volume rappellent que l'expression «la fraternité virile» provient de la préface du roman *Le Temps du mépris* (1935) de Malraux, roman que Camus avait adapté pour le Théâtre du Travail, à Alger, en 1936. L'éditorial publié par Camus dans le numéro de *Combat* du 30 août 1944 s'intitulera justement «Le temps du mépris». Sur les relations entre Camus et Malraux, marquées par un grand respect mutuel, voir Albert Camus et André Malraux, *Correspondance 1941–1959 et autres textes*, édition établie, présentée et annotée par Sophie Doudet, Paris 2016. Voir aussi Sophie Doudet, «Camus et Malraux : une fidélité à l'Espagne», *Présence d'André Malraux* 16 (2018), 257–267.

<sup>25</sup> Simone de Beauvoir, *Mémoires*, t. I, Paris 2018, 855 ; Gisèle Sapiro, *La Guerre des écrivains 1940–1953*, Paris 1999, 508–509.

liberté», qui annonce les thèses de *Qu'est-ce que la littérature ?* Aux yeux de l'auteur, la littérature exige et postule la liberté du lecteur. Les écrivains collaborateurs, écrivant pour un public non libre qu'ils souhaitent asservir, ne sauraient être des écrivains.

Camus et Sartre se sont 'rencontrés' d'abord à travers «leurs meilleurs intercesseurs, leurs écrits» ;<sup>26</sup> le premier avait rendu compte de *La Nausée* et du récit *Le Mur* dans *L'Alger républicain*, Sartre avait publié une analyse originale et un peu condescendante de la première grande œuvre de Camus sous le titre «Explication de *L'Étranger*» dans *Les Cahiers du Sud* en février 1943. Les deux auteurs s'étaient rencontrés pour la première fois lors de la générale des *Mouches*, à laquelle assista l'auteur de *L'Étranger*.<sup>27</sup> Sartre vint ensuite à une réunion de *Combat* et offrit ses services, se proposa «même pour les chiens écrasés».<sup>28</sup> Au moment de l'insurrection de Paris, Sartre, qui appartenait aussi au CNTh (Comité national du théâtre), avait été chargé d'occuper la Comédie-Française, symbole culturel.

## 4 Le reportage sur l'insurrection parisienne : la contribution de Simone de Beauvoir

Le reportage sur le Paris insurgé paraîtra du 28 août au 4 septembre sous le titre «Un promeneur dans Paris insurgé». Le nom de Sartre s'y étalait en gros caractères à la une.<sup>29</sup>

Sartre était-il vraiment l'auteur de ces reportages ? Selon Yves-Marc Ajchenbaum, l'ensemble de ces articles a été rédigé par Simone de Beauvoir, et il parle d'elle comme de l'auteure de ces textes.<sup>30</sup> Qu'en est-il ? Michel Contat et Michel Rybalka avaient déjà remarqué en 1970, dans leur bibliographie commentée *Les Écrits de Sartre* :

[...] ce très vivant reportage décrit par le détail les scènes auxquelles Sartre a assisté en parcourant à pied et à bicyclette les rues de la capitale insurgée. Notons qu'en dépit de

---

<sup>26</sup> Todd, *Albert Camus*, 311.

<sup>27</sup> Voir Simone de Beauvoir : «Comme nous, Camus avait passé de l'individualisme à l'engagement ; nous savions, sans qu'il y ait jamais fait allusion, qu'il avait d'importantes responsabilités dans le mouvement 'Combat'.» (de Beauvoir, *Mémoires*, t. I, 878.)

<sup>28</sup> Todd, *Albert Camus*, 343.

<sup>29</sup> En janvier 1945, Sartre sera «envoyé spécial» de *Combat* aux États-Unis, mais il donnera les reportages les plus vivants au quotidien bourgeois *Le Figaro*. Voir Todd, *Albert Camus*, 367.

<sup>30</sup> Ajchenbaum, *À la vie, à la mort*, 112–115.



l'affirmation initiale : *Je ne raconte que ce que j'ai vu*, la collaboration de Simone de Beauvoir confère à Sartre une certaine ubiquité.<sup>31</sup>

Il est ainsi évident que Simone de Beauvoir a collaboré – oralement ou par écrit – à ces articles. En est-elle vraiment l'auteure exclusive ? Toujours est-il que Sartre n'a jamais repris ces textes, alors que d'autres articles de la même période figurent dans *Situations I* (1947).<sup>32</sup> Mais nous avons une preuve matérielle qu'au moins une partie de ces articles a été rédigée par Sartre. Dans le Fonds Sartre (NAF 2805) de la Bibliothèque nationale de France, on trouve des premières rédactions manuscrites de quelques articles et une sorte de plan de la série.<sup>33</sup> Dans l'*Album Simone de Beauvoir*, publié récemment, on peut lire que Sartre signe le reportage, « mais comme il est retenu à la Comédie-Française par le Comité national du théâtre, c'est Simone de Beauvoir qui arpente la capitale et en rédige une bonne partie. »<sup>34</sup> Arlette Elkaim-Sartre en donne une version plus nuancée : depuis le 19 août, Sartre habitant rue de Seine parcourait les rues et les boulevards autour de Saint-Germain-des-Prés et du quartier Latin, un des principaux endroits du combat de rue

---

31 Michel Contat et Michel Rybalka, *Les Écrits de Sartre. Chronologie, bibliographie commentée*, Paris 1970, 103.

32 C'est seulement dans la nouvelle édition de *Situations I*, parue en 2010, qu'on trouve les articles de la série « Un promeneur dans Paris insurgé » (Jean-Paul Sartre, *Situations I*, nouvelle édition revue et augmentée par Arlette Elkaim-Sartre, Paris 2010, 342–374).

33 « Un promeneur dans Paris insurgé » (août 1944), ES 44/51, DS 397–398. Fonds Bibliothèque nationale de France, Département des manuscrits Sartre (NAF 28405). Dans la boîte « Articles et conférences, 1944/1973 » et dans la même chemise bleue que « La République du silence », sont conservés :

- 4f. d'un cahier d'écolier à grands carreaux, rédigés au recto-verso, sur la libération de Paris : « Pour parler comme il convient de la guerre des rues... ». Il s'agit d'une première rédaction partielle du quatrième des articles parus dans *Combat* en août 1944, article intitulé « Toute la ville tire » (31 août). Le texte est rédigé d'un seul trait, sans rature ; il s'agit peut-être d'une mise au net ;

- une sous-chemise rose contenant 10 f. d'un papier de mauvaise qualité, écrits généralement au seul recto et non numérotés, avec peu de biffures ; on trouve ici, entre autres, une première rédaction, partielle, du premier des articles parus dans *Combat* en août 1944, « L'insurrection » (28 août). Les deux premiers f. présentent une première rédaction du début de l'article ; Sartre reprend ensuite cette ouverture (« ça commença comme une fête... ») puis s'interrompt à nouveau : on trouve ici, en somme, quelques bribes de rédaction pour les sept articles à venir. Le verso de f. 3 présente un projet de plan détaillé, on trouve au dernier f. un autre projet de plan. (Catalogue génétique général des manuscrits de Jean-Paul Sartre [ITEM, ENS-CNRS, Paris]).

34 Sylvie Le Bon de Beauvoir, *Album Simone de Beauvoir*, Paris 2018, 110, 114. Voir aussi la note 46 dans l'appareil critique des *Mémoires* de Simone de Beauvoir : « À plusieurs personnes, Beauvoir a néanmoins confié avoir rédigé en partie ce reportage, sans que l'on puisse préciser ni les modalités ni l'étendue de son apport. Sartre et Beauvoir ont, en effet, partagé certaines expériences. » (de Beauvoir, *Mémoires*, t. I, 1389.)

mené par les résistants. En compagnie de Simone de Beauvoir, il se serait également rendu à Montparnasse pour rayonner avec d'autres dans tout le XIV<sup>e</sup> arrondissement. Sartre assurait une permanence au nom du CNTh au Théâtre-Français, ce qui l'amenait à traverser la Seine en direction du Palais Royal dont il explorait les environs.

Son témoignage est enrichi de ce qu'ont vu ou vécu quelques-uns de ses amis : Simone de Beauvoir qui, lorsqu'elle n'est pas avec lui, sillonne les rues avec une jeune amie, le couple Bost, Salacrou, Michel Leiris et son entourage du Musée de l'Homme [...].<sup>35</sup>

Il me semble qu'on peut considérer le reportage «Un promeneur dans Paris insurgé» comme un texte de Sartre auquel Simone de Beauvoir a participé par ses observations. Elle a évoqué ces journées dramatiques d'une manière concise dans *La Force de l'âge*.<sup>36</sup> Elle y retrace de cette sorte le climat tendu à la veille de l'insurrection :

Le temps était orageux. Nous bûmes des «turingin» avec Camus à la terrasse du Flore. Tous les chefs de la Résistance étaient d'accord, dit-il : Paris devait se libérer lui-même. Quelle serait la figure de cette insurrection ? Combien de temps durerait-elle ? De toute façon cela coûterait du sang. Déjà la ville avait un aspect insolite ; le métro était fermé, on ne circulait plus qu'à bicyclette ; l'électricité faisait défaut et les bougies manquaient.<sup>37</sup>

## 5 Les articles de Sartre

Le premier article de la série «Un promeneur dans Paris insurgé» de Sartre parut le 28 août dans *Combat* sous le titre «L'Insurrection» ; l'auteur évoque la journée du 22 août. Il se présente comme un témoin oculaire qui ne revendique aucune position privilégiée, mais entend traduire ce que d'autres ont vu aussi ; il se concentre surtout sur la réaction des civils. Il saisit très bien l'ambiance marquée par la perspective heureuse d'une libération imminente et la perception acoustique des combats :

La foule est silencieuse et dense ; sur les visages tendus, on lit un mélange d'angoisse, d'attente et de joie. Beaucoup sentent si profondément la noblesse de l'heure qu'ils ont revêtu instinctivement leurs plus beaux habits. (344)<sup>38</sup>

---

<sup>35</sup> Note in : Sartre, *Situations I*, 342.

<sup>36</sup> de Beauvoir, *Mémoires*, t. I, 907–913.

<sup>37</sup> de Beauvoir, *Mémoires*, t. I, 907.

<sup>38</sup> Nous citons d'après Sartre, *Situations I*.

Ce ne sont pas des individus particuliers qui réagissent, c'est une foule unie par un sentiment commun. La co-existence de la réalité quotidienne avec des scènes tragiques est mise en relief : «[...] les visages pâlis par l'angoisse et, pourtant, vaguement gais encore, se penchaient sous le soleil sur un corps sanglant.» (343) On peut parcourir «cent mètres d'une rue animée, presque gaie, au tournant on vous arrête, c'est la bagarre, le crépitement des balles, la mort.» (346) Ce qui frappe le plus, continue l'auteur, c'est cette «ténacité de la vie sociale à renaître, à s'accrocher partout aux heures les plus tragiques, comme le lierre est tenu au roc, à recouvrir de son piétinement patient les traces de sang encore fraîches.» (345)

Si les résistants restent «invisibles» (346), les ennemis apparaissent comme techniquement supérieurs («des camions allemands passent, hérissés de fusils» [344]), mais moralement condamnables («'ils' ont tiré sur la foule qui se rendait à la messe» [345]) et voués à la défaite («un tank qui passe, ferraille jaune et triste» (345), «un énorme camion [...] renversé, comme un crabe sur le dos» [346]).

Cet engagement des gens dans la rue («Qui donc voudrait demeurer seul en sa chambre, quand Paris se bat pour sa liberté ?» [346]), cette ferveur collective rappelle un instant historique : la Révolution. Si le terme évoquait pour Camus une perspective d'avenir, un changement radical des structures de la société, la notion s'insère pour Sartre dans une grande continuité historique : «[...] la rue [...] est redevenue comme en [17]89, comme en [18]48, le théâtre des grands mouvements collectifs et de la vie sociale» (344), un rappel qui confère à l'insurrection sa légitimité.<sup>39</sup> Si Sartre parle de la rue redevenue «le théâtre» d'un instant révolutionnaire, cette métaphore est significative. La vision de l'histoire et de la Révolution comme spectacle, comme re-présentation, traduit une vision tragique du processus historique. Car l'insurrection est potentiellement tragique. Ce n'est pas la guerre, c'est la guérilla. La guerre, ce sont les combats en rase campagne où des corps d'armée disciplinés et entraînés s'affrontent sur des champs de bataille pour gagner du terrain. L'insurrection, ce sont des civils armés qui ne disposent souvent pas d'expérience, c'est un combat spontané, animé par un grand courage, mais asymétrique, tragique parce que causant beaucoup de victimes, tragique parce que menacé par la défaite.

Les lieux évoqués par le 'promeneur' témoignent en quelque sorte de son ubiquité : le boulevard Saint-Germain, rue de la Gaîté, rue Montorgueil, La Bourse,

---

<sup>39</sup> Dans l'article «Qu'est-ce qu'un collaborateur», publié en 1945, Sartre associe également à la Révolution issue de la Résistance une perspective d'avenir : «Il faut, autant que possible, achever l'unification de la société française, c'est-à-dire le travail que la Révolution de 89 a commencé ; et c'est ce qui ne peut se réaliser que par une révolution nouvelle, cette révolution qu'on a tentée en 1830, en 1848, en 1871 et qui a toujours été suivie d'une contre-révolution.» (Jean-Paul Sartre, *Situations III*, Paris 1949, 60.)

Les Halles, le pont du Carrousel, le Pont-Neuf, le pont des Arts. Son deuxième article, « Naissance d'une Insurrection », constate en effet qu'il y a « une géographie de l'insurrection » (348) : « la bataille fait rage depuis quatre jours sans désespérer ; dans d'autres [quartiers], le calme se maintient avec une sorte de fixité presque inquiétante [...] » (348) ; et l'auteur pense surtout au quartier Montparnasse. L'écrivain ne veut cependant pas décrire un espace statique, mais la dynamique de l'insurrection ; il distingue deux types de dynamiques : d'abord, il y a beaucoup d'endroits où la bataille s'est étendue « comme une inondation et puis s'est retirée, laissant les rues à sec, désertes et tranquilles » (348) ; d'autres quartiers, en revanche, « passaient lentement de la paix à la guerre » (348). Sartre examine ce deuxième processus au sujet d'un quartier qu'il connaît bien puisqu'il habite rue de la Seine : le quartier entre la Seine, la rue Dauphine, le boulevard Saint-Germain et la rue Bonaparte, un quartier « tout à fait calme » (348). Le calme apparent est trompeur ; c'est la perception visuelle qui le prouve : « le drapeau à croix gammée flotte encore au Sénat : 'ils' sont encore là. » (348)<sup>40</sup> Tout à coup, un combat éclate carrefour de l'Odéon, à l'initiative des résistants qui restent pour les habitants du quartier toujours invisibles (« [...] les visages de leurs défenseurs sont encore inconnus. Les Forces de la Résistance sont presque un mythe : on y croit de toutes ses forces mais on ne les connaît pas. » [349]).

## 6 La naissance d'une conscience collective révolutionnaire

Le problème politique et en fin de compte également théorique qui préoccupe Sartre, c'est de savoir comment « des groupes se forment » (349). C'est à travers une observation très précise qu'il cherche à saisir ce processus. Des soldats allemands sont sortis du Sénat, tuent des passants sur le boulevard Saint-Germain « sans même regarder ce qu'ils font » (349). Un homme âgé se rue sur la porte close d'un immeuble. Les Allemands tirent et l'homme tombe, « frappé dans le dos par cinq balles » (350). Le concierge avait refusé d'ouvrir la porte ; il « revient avec un seau et un balai, et il se met à laver le sang, indifférent et minutieux comme si c'était une tache de cambouis. » (350) C'est à ce moment qu'au sein de la foule passive une conscience collective s'éveille :

---

<sup>40</sup> Le Sénat était en effet puissamment armé ; il ne sera pris d'assaut que le 25 août par les troupes du général Leclerc avec le soutien des résistants.

Alors tout à coup la fureur de la foule se déchaîne. C'est sa première manifestation collective : c'est la première fois depuis le matin qu'elle prend conscience d'elle-même [...]. Il a suffi de cet événement : les gens sont transformés. (350)<sup>41</sup>

Dans l'article subséquent, « La colère d'une ville », évoquant la journée du lundi 21 août, Sartre relève un degré plus intense de la conscience collective et un engagement actif en faveur de la libération :

Vers onze heures, on voit apparaître les premières barricades. Le chemin qui mène de la docilité douloureuse à l'insurrection est enfin parcouru. À partir de ce moment, il n'y aura plus que des combattants. (355)<sup>42</sup>

Les journées du 23 et du 24 août, que Sartre a passées avec Armand Salacrou dans les environs du Théâtre-Français, sont décrites dans l'article « Espoirs et angoisses de l'insurrection ». L'ennemi paraît maintenant invisible et lointain. Seuls quelques tanks circulent à travers la ville, tirant au hasard. Pourtant, l'angoisse grandit parce que les munitions des résistants s'épuisent et des nouvelles d'infiltrations de groupes ennemis se propagent. On recourt de nouveau à un instrument qui était aussi un emblème des situations révolutionnaires : les barricades.<sup>43</sup> Celles-ci doivent arrêter les voitures allemandes qui pourraient revenir du front : « Une défense bien fragile contre un ennemi encore redoutable. » (362)

L'article « La délivrance est à nos portes » est consacré aux journées du 24 et du 25 août ; à ce moment, ce sont les Allemands qui dressent des barricades, se sentant menacés et mitraillant cafés et magasins. L'écrivain-philosophe leur attribue une attitude négative allant au-delà du simple aspect militaire :

---

<sup>41</sup> Simone de Beauvoir évoque également dans *La Force de l'âge* la croix gammée flottant sur le Sénat, les ménagères faisant leur marché et l'homme tué devant la porte fermée, mais elle ne déduit pas de la réaction des autres la naissance d'une conscience collective (de Beauvoir, *Mémoires*, t. I, 908).

<sup>42</sup> Voir à ce sujet aussi l'analyse de Cristina Diniz Mendonça, « Le thème de la Révolution dans la pensée de Sartre », *Trans/Form/Ação* 13 (1990), 21–40.

<sup>43</sup> Voir aussi Simone de Beauvoir, *Mémoires*, t. I, 911. Au sujet des barricades, voir Yves-Marc Ajchenbaum : « Impossible de ne pas penser aux journées révolutionnaires de 1848 ou à la Commune de Paris. » (Ajchenbaum, *À la vie, à la mort*, 95.) Sur la relation entre Révolution et barricades, voir aussi Jacques Rancière : « Si le soulèvement populaire barre les rues à la circulation, ce n'est pas seulement par ignorance de l'art militaire, c'est parce que c'est cet arrêt de la circulation, ce changement d'affectation des lieux qui constitue l'acte du soulèvement et crée un peuple. » (Jacques Rancière, « Un soulèvement peut en cacher un autre », in : Georges Didi-Huberman (dir.), *Soulèvements*, Paris 2016, 68 ; dans ce catalogue, on trouve toute une série de représentations sous le titre « Construire ses barricades », 234–244). Sur les barricades d'août 1944, voir aussi Claude Roy, *Les Yeux ouverts dans Paris insurgé*, Orléans 2007, 32–34.

[...] ce n'est pas de leurs canons ni de leur dynamite que nous avons peur : ce qui pèse sur la ville, ce qui serre nos cœurs, c'est leur haine. Masquée pendant ces quatre années, depuis une semaine elle a éclaté au grand jour, elle rôde sur les toits, elle veille au cœur des grands bâtiments noirs où flotte toujours la croix gammée. Et cette présence est plus lourde que toute menace. (366)

Et pourtant, la libération de Paris s'annonce. La radio crie la nouvelle : « Ils sont à l'Hôtel de Ville » (365), à savoir les chars de la division Leclerc.<sup>44</sup> Depuis la rue Denfert-Rochereau, l'auteur les perçoit : « Ce sont les soldats français de Leclerc. La foule hurle de joie. Elle prend d'assaut les voitures, elle s'empare des mains tendues. » (367) Des femmes et des gamins envahissent les voitures des FFI. Pour l'observateur, civils et militaires sont alors « d'une seule race : des Français libres » (368).<sup>45</sup>

La joie du peuple éclate :

Les cloches se mettent à sonner, les fenêtres s'illuminent, l'immense clameur jaillit des maisons et des rues. Au milieu du carrefour, un homme entonne *La Marseillaise* [...] mais les chants ne suffisent pas à traduire notre joie : hommes et femmes se prennent par la main et forment une ronde. Quelqu'un a allumé un feu au coin du boulevard Montparnasse et, juste à cet endroit où se célébraient par un bal les 14-Juillet d'autrefois, la foule se déroule en farandoles autour d'un feu de joie. (365–366)<sup>46</sup>

Avec le rappel du 14 Juillet et de *La Marseillaise*, la dimension de la Révolution est de nouveau évoquée. Les hommes et les femmes ne sont pas seulement unis par

---

<sup>44</sup> Les premiers véhicules blindés du capitaine Dronne qui pénètrent dans Paris ont été baptisés par leur équipage : Madrid, Estremadura, Guernica, Brunete, Teruel, Ebro, Guadalajara, rappelant ainsi la continuité entre la guerre civile espagnole et la libération de Paris (voir Ajchenbaum, *À la vie, à la mort*, 103). Sur l'accueil du premier char du groupe de Dronne devant l'Hôtel-de-Ville, voir aussi Roy, *Les Yeux ouverts*, 54–56.

<sup>45</sup> Voir à ce sujet le commentaire de Cristina Diniz Mendonça : « À ce moment-là, le grand mythe de la Résistance – l'union nationale – engendre la dilution des classes sociales à l'intérieur d'un tout amorphe : la race, la nationalité. C'est l'expérience de la 'fraternité virile', de la lutte en commun contre l'ennemi en commun qui se trouve toujours à l'horizon des réflexions sartriennes. » (Mendonça, « Le thème de la Révolution », 32.) La conscience de classe était plus évidente chez Camus, qui dénonçait dans ses éditoriaux la collusion du Grand Capital avec le régime de Vichy et plaidait pour une « une vraie démocratie populaire et ouvrière » (Camus, *Camus à Combat*, 143).

<sup>46</sup> Yves-Marc Ajchenbaum estime que les articles du reportage sont écrits « sur un ton radicalement différent de ceux qui s'étaient habituellement dans la presse résistante. Aucune trace d'un quelconque romantisme, d'un enthousiasme débridé. » (Ajchenbaum, *À la vie, à la mort*, 113.) Après la lecture du passage ci-dessus, on ne saurait souscrire au jugement de cet auteur. Au sujet de cette scène, voir aussi de Beauvoir, *Mémoires*, t. I, 911.

un but commun, le combat pour la libération ; ils partagent un sentiment commun et l'expriment corporellement, la main dans la main, comme lors de la communion festive évoquée par Rousseau et réalisée dans les fêtes de la Révolution française.

Si l'auteur perçoit dans les visages des soldats allemands l'expression de la haine, il pense que ce n'est pas réciproque et il évoque à ce sujet comme indice une petite scène. Rue de la Huchette, des livrets militaires de soldats allemands s'entassaient sur les trottoirs. « Des femmes les feuilletent, sans haine, CE JOUR-LÀ la foule était sans haine : on verra demain qu'il n'en a pas été toujours ainsi. » (359) À travers cette remarque, Sartre fait savoir qu'on ne saurait universaliser ce cas et il décrit, le lendemain, une autre scène qui dénote auprès des Français une réaction de pure vengeance qu'il condamne sans hésitation. C'est, je pense, une des premières descriptions de scènes qui se répéteront et qu'on verra traduites par des images bouleversantes dans le film *Hiroshima, mon amour* : des femmes qu'on tond.

Et la joie de la foule, cette joie du matin si pure, insouciant et généreuse, altérée par le soupçon, par la peur, se change parfois en cruauté [...]. La femme avait environ cinquante ans, on ne l'avait pas tout à fait tondu. Quelques mèches pendaient autour de son visage boursoufflé ; elle était sans souliers, une jambe recouverte d'un bas et l'autre nue ; elle marchait lentement, elle secouait la tête de droite et de gauche, en répétant très bas : « Non, non, non ! » [...] La victime était-elle coupable ? L'était-elle plus que ceux qui l'avaient dénoncée, que ceux qui l'insultaient ? Eût-elle été criminelle, ce sadisme moyenâgeux n'en eût pas moins mérité le dégoût. (368–369)<sup>47</sup>

Sous le titre « Un jour de victoire parmi les balles », Sartre évoque la journée du 26 août 1944, et notamment le grand cortège sur les Champs-Élysées qu'il a pu voir depuis un balcon de l'hôtel du Louvre, rue de Rivoli. Il paraît totalement ébloui :

Je n'ai jamais vu tant d'hommes à la fois [...]. Et, partout, ce sont des têtes qui scintillent comme de petits éclats de verre, qui sont animées de balancements complexes et lents, à perte de vue. (369)

---

47 « Toujours au-dessus de la mêlée, observateur au regard froid, le promeneur dissèque... », c'est ainsi qu'Yves-Marc Ajchenbaum caractérise – à tort, me semble-t-il – l'auteur, pour ajouter au sujet de l'évocation de la tonte : « Une fois, on la [Simone de Beauvoir, auteure présumée] sent atteinte par l'émotion. » (Ajchenbaum, *À la vie, à la mort*, 114.) L'incident de la femme tondu n'a pas été vécu par Simone de Beauvoir et elle ne le mentionne pas (voir la note 46 dans de Beauvoir, *Mémoires*, t. I, 1389). Sartre note dans son dernier article un incident parallèle. Une femme entrée à l'hôtel du Louvre dénonça un valet de l'hôtel comme un des tireurs, et on voulut le fusiller sur l'heure. « Le directeur de l'hôtel parvint, à force de supplications, à faire surseoir à son exécution jusqu'à ce qu'il pût produire un témoin digne de foi qui se portât garant de son innocence » (373), et l'auteur ajoute ceci : « Souhaitons que le pauvre garçon n'allonge pas la liste des fusillés par erreur. » (373)

Mais le défilé n'avait rien d'un défilé ordinaire ; les résistants étaient obligés de se servir des moyens à leur disposition ; l'apparence ordonnée n'avait pas d'importance : «[...] ces voitures bariolées, couvertes d'insignes bizarres, de traits de peinture blanche, évoquaient un carnaval un peu misérable, un carnaval de guerre.» (370) Ce n'était pas les engins, c'étaient des combattants et leur courage qui furent ovationnés :

[...] la foule applaudissait et criait, sur l'air des «lampions» :<sup>48</sup> «FFI !... FFI !» et les tueurs en bras de chemise, qui riaient de toutes leurs dents, étaient salués par l'ovation populaire. Les grenades, les mitraillettes, tous les engins de mort devenaient des emblèmes inoffensifs et rituels d'une grande fête presque religieuse. (370)

La «fête presque religieuse» rappelle la fête révolutionnaire qui est, d'après Jean Starobinski,

[...] l'événement d'une journée fugitive mais qui veut faire époque [...] la fête révolutionnaire se développe comme un acte fondateur ; elle est une communion *instauratrice*, elle ne sera pas l'écume brillante et tôt dissipée sur la vague d'un temps labile, mais le foyer d'une promesse que la suite des temps devra tenir.<sup>49</sup>

Mais le défilé n'était pas uniquement constitué par des résistants 'peu militaires'. «Derrière ce convoi d'hommes mal armés, mal vêtus, et de belles femmes qui tenaient d'une main un fusil et de l'autre un drapeau»<sup>50</sup> (370) se profilaient «des autos chargées de militaires, de gardes mobiles noirs, avec des gants blancs : l'ordre, le pouvoir.» (370–371) Cette co-existence apparaît à l'auteur au fond in-

---

48 Simone de Beauvoir avait observé le défilé avec Olga et les Leiris à l'Arc de Triomphe : «De Gaulle allait à pied, au milieu d'une cohue d'agents, de soldats, de FFI aux accoutrements extravagants qui se tenaient par le bras et riaient. Mêlés à la foule immense, nous acclamâmes, non pas une parade militaire, mais un carnaval populaire, désordonné et magnifique.» (de Beauvoir, *Mémoires*, t. I, 912–913.) Sur le défilé du 26 août voir aussi Roy, *Les Yeux ouverts*, 64–77.

49 Jean Starobinski, *L'Invention de la liberté : 1700–1789 suivi de 1789 – Les emblèmes de la raison*, Paris 2006, 268.

50 Les femmes avec le drapeau et la mitraillette peuvent encore être interprétées comme figures de la Liberté représentant la France. Après la Révolution de février 1848, les trois symboles de la France – la figure de la Liberté, l'hymne et le drapeau – se condensaient lorsque l'actrice Rachel, se drapant de la tricolore, prenait la pose sculpturale pour déclamer *La Marseillaise*. Flaubert en donna dans son *Éducation sentimentale* une image ironique en évoquant dans la cour des Tuileries une prostituée comme emblème de la liberté. Voir Maurice Agulhon, *Marianne au combat. L'imagerie et la symbolique républicaines de 1798 à 1880*, Paris 1979, 115, et Joseph Jurt, «Die Allegorie der Freiheit in der französischen Tradition», in : Klaudia Knabel/Dietmar Rieger/Stephanie Wodianka (dir.), *Nationale Mythen – kollektive Symbole. Funktionen, Konstruktionen und Medien der Erinnerung*, Göttingen 2005, 113–126.



vraisemblable et historiquement extraordinaire. Le cas courant, c'était le combat des révoltés contre l'armée au service du pouvoir établi, comme c'était le cas au moment de la guerre civile des Communards contre l'armée des Versaillais en 1871. Mais en 1944, c'est totalement différent :

Jamais, de mémoire d'homme, l'insurrection n'a ainsi voisiné, fraternisé avec l'armée ; jamais on n'a vu défiler, sous les mêmes acclamations, des combattants civils, armés pour la guérilla et l'embuscade, pour la révolte et pour la lutte inégale des barricades, et des soldats impeccables avec leurs chefs. (371)

C'était un défilé à la fois « patriotique et révolutionnaire » (371). Comme les témoins de 1789, Sartre met en relief la dimension sacrale de l'instant en parlant d'une « cérémonie extraordinaire » (371). L'alliance entre l'armée et l'insurrection allait au-delà d'une finalité militaire, la reconquête de la souveraineté territoriale ; ce fut cette « communion *instauratrice* », « foyer d'une promesse que la suite des temps devra tenir » dont parle Starobinski au sujet de la signification du motif du serment à l'époque révolutionnaire,<sup>51</sup> traduit par Sartre au moment de l'insurrection de 1944 comme la volonté « de commencer un combat plus dur et plus patient pour conquérir un ordre neuf » (371).

Cette alliance est pourtant menacée : tout à coup « l'ordre de la cérémonie semblait troublé. » (371) On apprend plus tard la raison de ce brusque désordre : « on venait de tirer sur le cortège, aux Champs-Élysées, à la Concorde. » (371) Les coups de feu n'ébranlent pourtant pas le mouvement, ne créent aucune panique. Et Sartre trouve des métaphores appropriées pour traduire la réaction de la foule : « On dirait qu'un vent silencieux couche tout à coup les épis d'un champ. Comment rendre ce reflux immense ? » (372) C'était « une vaste marée, une ondulation énorme. Et le silence. » (372) Et même à ce moment de victoire et de joie, le tragique n'est pas absent. Dans le péristyle du Théâtre-français, un homme était étendu sur une civière tachée de sang :

Il était venu acclamer le général de Gaulle, il avait mis une cocarde tricolore à sa boutonnière, il avait crié sa joie avec les autres ; à présent, une balle lui avait fait éclater la figure : la mort s'était refermée sur toute cette joie. (373-374)

À la fin de sa série d'articles, Sartre s'abstient de toute rhétorique grandiloquente et facile, sachant que le plus dur reste à faire :

---

51 Starobinski, *L'Invention de la liberté*, 268.

Encore quelques coups de feu et c'est fini. Finie aussi la grande fête : finie la semaine de gloire. Le lendemain sera un dimanche très morne, désert : un véritable lendemain de fête. Et, le lundi, les magasins, les bureaux rouvriront : Paris se remettra au travail. (374)<sup>52</sup>

## 7 Une semaine d'Apocalypse

Un an après la libération de Paris, Sartre est revenu à l'événement dans un article important, «La libération de Paris : Une semaine d'apocalypse», publié dans *Clartés. Hebdomadaire de combat pour la résistance et la démocratie*, à la date du 24 août 1945. Il s'y oppose à l'idée reçue que la ville de Paris se serait libérée elle-même. L'entreprise des insurgés tirait, selon lui, «sa grandeur de ses limites» : «Ils ont voulu affirmer la souveraineté du peuple français et ils ont compris qu'ils ne disposaient, pour légitimer un pouvoir issu de lui, d'aucun autre moyen que de verser leur sang.»<sup>53</sup> Ils avaient défié par l'insurrection des forces puissantes qui pouvaient les écraser d'un instant à l'autre. Ce défi à l'issue totalement incertaine donnait à la semaine d'août «le visage d'une tragédie antique».<sup>54</sup> Les insurgés refusaient la fatalité ; même face à la surpuissance militaire de l'occupant, ils ne se résignaient pas : «ils faisaient ce qu'ils avaient à faire.»<sup>55</sup> Sartre inclut dans cette attitude déterminée les journalistes résistants, et il évoque l'équipe de *Combat* sans la nommer :

Ainsi, au milieu de dangers obscurs qui les frôlaient, ces journalistes accomplissaient leur tâche, qui était d'imprimer un journal. Sur le reste – c'est-à-dire sur ce qui touchait à leur sécurité personnelle, aux chances qu'ils avaient de se tirer vivants de l'aventure – ils ne voulaient rien penser : puisqu'ils ne pouvaient pas en décider par leurs actes, ils estimaient que rien de tout cela ne les concernait.<sup>56</sup>

À ceux qui estiment que l'appareil militaire moderne énorme – et depuis peu l'instrument le plus meurtrier qu'est la bombe atomique – rendent vain et inefficace l'engagement des hommes aux instants révolutionnaires, à savoir «les qualités les plus humaines : le courage, la patience, l'intelligence, l'esprit d'initia-

52 Voir la conclusion similaire de Simone de Beauvoir : «C'était fini. Paris était libéré ; le monde, l'avenir nous était rendu, et nous nous y jetâmes.» (de Beauvoir, *Mémoires*, t. I, 913.)

53 Jean-Paul Sartre, «La libération de Paris : Une semaine d'apocalypse», *Clartés* (24 août 1945), repris in : Michel Contat et Michel Rybalka, *Les Écrits de Sartre*, 659.

54 Sartre, «La libération de Paris», 660.

55 Sartre, «La libération de Paris», 660.

56 Sartre, «La libération de Paris», 660.

tive»,<sup>57</sup> Sartre oppose l'exemple des insurgés de Paris : ils avaient, en août 1944, «l'obscur sentiment de se battre non seulement pour la France contre les Allemands, mais aussi pour l'homme contre les pouvoirs aveugles de la machine.»<sup>58</sup> C'est la manifestation inédite de la puissance de l'homme qui conférerait, selon Sartre, à l'insurrection parisienne «cet air de fête qu'elle n'a pas quitté» :<sup>59</sup> «ce qu'on fêtait ainsi [...] c'était l'homme et ses pouvoirs.»<sup>60</sup>

L'insurrection parisienne, ce n'était pas seulement la fête du pouvoir de l'homme, c'était aussi l'Apocalypse :

Et l'on ne pouvait s'empêcher de penser à ce que Malraux nomme, dans *L'Espoir*, l'exercice de l'Apocalypse, [...] cette Apocalypse toujours vaincue par les forces de l'ordre et qui, pour une fois, dans les étroites limites de cette bataille de rues, était victorieuse. L'Apocalypse : c'est-à-dire une organisation spontanée des forces révolutionnaires.<sup>61</sup> Tout Paris a senti, dans cette semaine d'août, que les chances de l'homme étaient encore intactes, qu'il pouvait encore l'emporter sur la machine [...] ces quelques jours eussent suffi pour prouver la puissance de la liberté.<sup>62</sup>

Les Résistants ont ainsi «à chaque instant et derrière chaque barricade et sur chaque pavé, exercé la liberté pour eux et pour chaque Français.»<sup>63</sup>

---

57 Sartre, «La libération de Paris», 660.

58 Sartre, «La libération de Paris», 660–661.

59 Sartre, «La libération de Paris», 660.

60 Sartre, «La libération de Paris», 660.

61 Il faut pourtant dire que l'héroïsme des anarchistes associé dans *L'Espoir* au terme de l'Apocalypse est vu dans le roman de Malraux également sous un jour critique et opposé à celui de la révolution. Voir les propos de Garcia dans le roman : «L'apocalypse veut tout, tout de suite ; la révolution obtient peu – lentement et durement. Le danger est que tout homme porte en soi-même le désir d'une Apocalypse. Et que dans la lutte, ce désir, passé un temps assez court, est une défaite certaine, pour une raison très simple : par sa nature même, l'apocalypse n'a pas de futur.» (André Malraux, *L'Espoir*, in : André Malraux, *Œuvres complètes*, t. II, Paris 1996, 101.) Tout le roman démontre l'importance d'organiser et de discipliner l'apocalypse.

62 Sartre, «La libération de Paris», 661.

63 Sartre, «La libération de Paris», 661. Cristina Diniz Mendonça relate que Sartre avait lu pendant la «drôle de guerre» *Le Testament espagnol* d'Arthur Koestler. Sartre relève un passage de Koestler, décrivant quelques moments héroïques où «nous surmontions même la peur de mourir» : «Dans ces heures-là, nous étions libres [...] c'était l'expérience de la liberté la plus absolue qu'on puisse connaître». La liberté dans ce sens n'est pas une condition objective ; refuser de suivre la peur de la mort, c'est ne pas céder à un instinct inconscient, c'est choisir librement l'action. Dans ce sens, Sartre va décrire l'action héroïque de la Résistance comme un moment privilégié de la liberté, comme un choix délibéré : «Jamais nous n'avons été plus libres que sous l'Occupation allemande.» (Jean-Paul Sartre, «La République du silence», *Les Lettres françaises* 20 (9 septembre 1944), 1, repris dans Sartre, *Situations III*, 11.)

Sartre interprète l'insurrection de Paris à travers le prisme de la guerre civile d'Espagne telle qu'elle a été conjurée par Malraux dans *L'Espoir* comme «Apocalypse» ; il l'insère de nouveau dans la série des Révolutions françaises, notamment celle de 1789 :

Lorsque la foule de 1789 envahit la Bastille, elle ignorait la signification et les conséquences de son geste ; c'est après coup qu'elle en a pris conscience et qu'elle l'a élevé à la hauteur d'un symbole.<sup>64</sup>

Pour Sartre, l'analogie avec l'insurrection parisienne de 1944 est évidente. Ce qui frappait alors, «c'est que le caractère symbolique de l'insurrection était déjà fixé alors que son issue était encore incertaine» :<sup>65</sup>

Toute l'histoire de Paris était là, dans ce soleil, sur ces pavés déchaussés. Ainsi cette tragédie, cette affirmation hasardeuse de la liberté humaine était aussi quelque chose comme une «cérémonie» [...] C'est ce triple aspect de tragédie refusée, d'apocalypse et de cérémonie qui donne à l'insurrection d'août 1944 son caractère profondément humain et ce pouvoir qu'elle a gardé de nous toucher au cœur.<sup>66</sup>

---

<sup>64</sup> Sartre, «La libération de Paris», 661. Dans sa *Critique de la raison dialectique*, Sartre revient de nouveau sur le concept de Révolution comme apocalypse, et il se réfère de nouveau à Malraux : «Dès ce moment, quelque chose est donné qui n'est ni le groupe ni la série mais ce que Malraux a appelé, dans *L'Espoir*, l'Apocalypse, c'est-à-dire la dissolution de la série dans le groupe en fusion.» Un processus qu'on pouvait déjà relever lors de la prise de la Bastille. On entrevoyait alors «le passage d'un monde ossifié et refroidi à une Apocalypse [...]. C'est la France comme Apocalypse qu'ils découvrent à travers la prise de la Bastille.» (Jean-Paul Sartre, *Critique de la raison dialectique*, t. I, Paris 1960, 391, 410–411.) Cristina Diniz Mendonça estime à juste titre que le concept sartrien de la Révolution a eu sa source ou son origine dans l'expérience de l'insurrection de 1944 : «Il semble donc qu'à l'origine de l'idée sartrienne de la Révolution comme instant d'Apocalypse dans l'histoire se trouve l'expérience politique vécue par le philosophe en 44.» (Mendonça, «Le thème de la Révolution», 32.)

<sup>65</sup> Sartre, «La libération de Paris», 661.

<sup>66</sup> Sartre, «La libération de Paris», 662.

## Bibliographie

- Agulhon, Maurice, *Marianne au combat. L'imagerie et la symbolique républicaines de 1798 à 1880*, Paris 1979.
- Ajchenbaum, Yves-Marc, *À la vie, à la mort. L'histoire du journal Combat 1941-1974*, Paris 1994.
- Camus, Albert, *Camus à Combat. Éditoriaux et articles d'Albert Camus, 1944-1947*, éd. par Jacqueline Lévi-Valensi, Paris 2002.
- Camus, Albert/Malraux, André, *Correspondance 1941-1959 et autres textes*, édition établie, présentée et annotée par Sophie Doudet, Paris 2016.
- Contat, Michel/Rybalka, Michel, *Les Écrits de Sartre. Chronologie, bibliographie commentée*, Paris 1970.
- de Beauvoir, Simone, *Mémoires*, t. I, Paris 2018.
- de Gaulle, Charles, *Mémoires de guerre*, t. II, *L'Unité 1942-1944*, Paris 1968.
- Diniz Mendonça, Cristina, «Le thème de la Révolution dans la pensée de Sartre», *Trans/Form/Ação* 13 (1990), 21-40.
- Doudet, Sophie, «Camus et Malraux : une fidélité à l'Espagne», *Présence d'André Malraux* 16 (2018), 257-267.
- Jurt, Joseph, «Die Allegorie der Freiheit in der französischen Tradition», in : Klaudia Knabel/Dietmar Rieger/Stephanie Wodianka (dir.), *Nationale Mythen – kollektive Symbole. Funktionen, Konstruktionen und Medien der Erinnerung*, Göttingen 2005, 113-126.
- Jurt, Joseph, «Liberté et fraternité dans *L'Espoir*», in : Anissa B. Chami (dir.), *André Malraux. Quête d'un idéal humain et de valeurs transcendantes*, Casablanca 2006, 29-42.
- Le Bon de Beauvoir, Sylvie, *Album Simone de Beauvoir*, Paris 2018.
- Malraux, André, *L'Espoir*, in : André Malraux, *Œuvres complètes*, t. II, Paris 1996, 1-435.
- Rancière, Jacques, «Un soulèvement peut en cacher un autre», in : Georges Didi-Huberman (dir.), *Soulèvements*, Paris 2016, 63-70.
- Roy, Claude, *Les Yeux ouverts dans Paris insurgé*, Orléans 2007.
- Sapiro, Gisèle, *La Guerre des écrivains 1940-1953*, Paris 1999.
- Sartre, Jean-Paul, «La République du silence», *Les Lettres françaises* 20 (9 septembre 1944), 1, repris dans Sartre, *Situations III*, 11-13.
- Sartre, Jean-Paul, «La libération de Paris : Une semaine d'apocalypse», *Clartés* (24 août 1945), repris in : Michel Contat et Michel Rybalka, *Les Écrits de Sartre*, 659-662.
- Sartre, Jean-Paul, *Critique de la raison dialectique*, t. I, Paris 1960.
- Sartre, Jean-Paul, *Situations I*, nouvelle édition revue et augmentée par Arlette Elkaim-Sartre, Paris 2010.
- Sartre, Jean-Paul, *Situations III*, Paris 1949.
- Starobinski, Jean, *L'Invention de la liberté : 1700-1789 suivi de 1789 – Les emblèmes de la raison*, Paris 2006.
- Todd, Olivier, *Albert Camus. Une vie*, Paris 1996.

